

RÉVOLUTIONS DE PARIS,

DÉDIÉES A LA NATION,

Et au District des Petits - Augustins.

Avec une liste des Prisonniers de la Bastille.

N^o. I I.



Les grands ne nous paroissent grands,
Que parce que nous sommes à genoux...
... Levons-nous.

Du Samedi 18 au 25 Juillet 1789.

DANS l'innombrable multiplicité des événemens arrivés depuis huit jours dans cette Capitale, mille plumes occupées d'en tracer les détails n'eussent pu suffire; aussi ne nous a-t-il été possible que de décrire avec rapidité les faits les plus importants: quelques-uns même nous sont échappés, tel est celui de l'enlèvement des armes du garde-meuble de la couronne, qui eut lieu dans la journée du lundi 13 Juillet. Ces armes étoient en général fort belles; mais le nombre n'en étoit pas considérable. Ce qui pourtant offroit des contrastes dignes des méditations du sage, c'étoit

N^o. II.

A

de voir les armes de François I, d'un Turenne, d'un Vendôme, du grand Condé, de Charles IX, de Richelieu, de Louis XIV même, dans les mains d'un forgeron, d'un possesseur de marmote, d'un clerc du palais, ou d'un garçon perruquier; ces mêmes armes qui, pour la plupart, n'avoient été employées que pour asservir des hommes, pour protéger l'injuste cause de l'horrible despotisme, défendoient enfin l'auguste liberté, & les droits imprescriptibles & saints de l'équité, de la nature. Peuple François, ô mes concitoyens, l'Europe entière a sur vous les yeux; c'est à vous de montrer aux nations, lorsqu'on a proscrit des tyrans, comment on doit mettre à profit les fruits de la victoire: ce n'est pas tout de vaincre, il faut savoir jouir de sa conquête; prenez garde, c'est dans votre sein, c'est de vos divisions, c'est de vos prétentions, c'est de l'oubli des droits du citoyen, & d'égalité, c'est de vos sorts mépris pour ce peuple qui a brisé vos chaînes, que l'hydre despotique peut renaître de sa cendre.

Les hommes sont égaux; ce n'est point la naissance,
C'est la seule vertu qui fait la différence.

V O L T A I R E.

Oui, citoyens, ce peuple a donné mille traits d'héroïsme! Ici, un jeune homme, encore adolescent, qui, cachant un pistolet, en présence d'un détachement de Dragons, attend l'instant favorable, ajuste un soldat, le tue; il tombe, & le jeune vainqueur froidement monte sur le cheval, s'empare des armes de l'ennemi, & revient avec les soldats de la patrie, tandis que les dragons sont occupés de leur fuite. Là, c'est une jeune personne, encore ingénue, qui dans le milieu de la nuit, au sein des alarmes,

vient ébranler, arracher les pavés de la chaussée, s'en charge, les monte sur les toits, pliant sous le fardeau, & s'écrie, en parlant de l'ennemi : *Qu'ils viennent, si je puis en tuer seulement six, je serai trop heureuse.*

Plus loin, ce sont des cohortes presque sans armes, qui osent se présenter en face des camps, & bravent le danger des bouches à feu, prêtes à les foudroyer ! Voilà pourtant les hommes que certaines gens ne savent pas estimer ; voilà ceux dont une inepte & méprisable habitante de Paris, du sein de sa maison richement décorée, osoit dire à ses valets : *Conduisez-moi à mon donjon, que je voie s'égorger cette canaille.* O citoyens, dans quel avilissement peuvent précipiter la bêtise & l'orgueil !

Si l'on rapproche cet excès d'oubli de la générosité de ces Gardes Françaises, qui, se présentant pour enlever le canon du dépôt, lorsque M. le Duc du Châtelier s'y trouvoit lui-même, & refusa de le livrer à une multitude armée dont ils étoient suivis ; cette multitude s'écria qu'il falloit faire main-basse sur le colonel, lorsqu'un grenadier se retourne & dit : *Mes amis, M. le Duc ne refuse point de livrer le canon, & je suis certain que vous le respecterez.* Grenadier, quel est ton nom, lui dit le Duc ? *Mon Colonel*, repart celui-ci, *mes camarades se nomment comme moi.*

Enfin, ce fut le mercredi 15 au soir, que le roi écrivit à M. Necker, de sa propre main, pour l'engager à revenir occuper près de lui cette place qu'il a remplie avec tant d'honneur, cette place dont Sulli ne put se rendre plus digne.

Cependant nos ennemis étoient déconcertés ; des farines pour l'approvisionnement du camp de Saint-Denis, s'emmagasinoient encore le lendemain ; quelques soldats de différens régimens se permettoient

d'arracher aux passans les cocardes patriotiques & d'en bourrer leurs fusils ; on a cru même, le jeudi au soir, avoir apperçu, à Saint-Denis, le prince de Vaudemont ; on imaginoit qu'il méditoit un plan.

Cependant ce fut dans la nuit du jeudi au vendredi que partit enfin la dame de Polignac ; les princes de Lambesc, de Vaudemont, ainsi que les comtes de Vaudreuil, les sieurs Barentin & Broglie, de Villedeuil, Berthier, Foulon, de la Vauguyon, &c. &c., quittèrent Versailles. Ce fut dans cette même nuit que le prince de Condé, ayant rassemblé à Chantilly deux cents personnes armées, chercha enfin, vers les deux heures après minuit, son salut dans la fuite. Le rendez-vous de la cabale étoit à Bruxelles, & de toutes parts les conjurés s'éloignoient de nous, saisis de frayeur & le désespoir dans l'ame ; les têtes portées au bout des lances, avoient répandu l'alarme & l'effroi ; ils gagnèrent les routes sous divers travestissemens ; les femmes prenoient l'habit d'hommes, les hommes s'habilloient en valets, en artisans, & d'autres en pauvres fermiers. M. le comte d'Artois lui-même suivit l'exemple, & la tranquillité se rétablit dans la capitale. Le camp de Saint-Denis s'éloigna, leur fuite précipitée leur fit encore abandonner quelques équipages, que l'on ramena dans cette ville : bref, la cause de la nation, celle de l'humanité, de la justice, enfin, parut alors la meilleure. Certains individus, presque nuls & indignes d'être libres, qui, jusque-là, avoient douté du succès, en furent persuadés & se déclarèrent des nôtres ; tels furent la plupart des officiers & des sergens des Gardes qui se présentèrent au Comité de l'hôtel-de-ville, pour offrir leurs services à la nation, & qui en furent remerciés comme ils devoient l'être.

Cependant les approvisionnemens de légumes, d'herbes & de fruits, n'avoient point abondé les

8
jours précédens, aux différens marchés de la capitale. L'on avoit su que certains régimens campés à Saint-Denis, & même quelques autres cantonnés en divers lieux, nous interceptoient des vivres; en conséquence, l'on avoit envoyé des détachemens de la milice bourgeoise, dans laquelle se trouvoient incorporés & dispersés de nos braves Gardes-Françoises, pour favoriser l'arrivée des alimens, & les approvisionnemens des marchés, objet si important dans une aussi grande ville que Paris. Les petites incursions eurent le succès désiré: bientôt les légumes, les grains arrivèrent en quantité; déjà les monopoleurs trembloient. Ces hommes avarés, ces inhumains qui, pour accroître leur or, s'étoient efforcés d'augmenter les calamités & la disette publique, qui avoient dégradé, épuisé & fait succomber de misère tant d'individus industrieux, utiles à la société, à l'accroissement des richesses réelles: ces hommes infâmes craignoient enfin pour leur existence; ils s'empressoient d'ouvrir leurs vastes magasins, lorsque les proscriptions menaçoient leur tête. Un Dieu permet que de l'excès des maux renaisse un plus grand bien; c'est ainsi qu'après la tempête, le ciel devint plus calme, l'air plus pur & la nature plus belle.

Le comble des égaremens du despotisme ayant retracé parmi nous l'image des sanglantes proscriptions de Rome, & les horreurs de son Triumvirat, ces proscriptions, ces haines ont failli sacrifier aussi quelques innocens à la vindicte publique; tel fut un abbé, qui, arrêté jeudi matin aux portes de la ville, fut pris pour un agent secret, dit-on, de nos aristocrates, & l'un des principaux instrumens de cette émeute populaire du faubourg Saint-Antoine, dans laquelle gratuitement on égorgea tant de malheureux, qui, croyant servir la nation, ne servoient en effet que

les infâmes complots de nos lâches tyrans. Cet abbé avoit beau s'écrier , protester qu'il n'étoit pas l'abbé Roi , on ne l'écoutoit point ; déjà il étoit menacé du supplice¹ , lorsqu'enfin rassemblant avec peine ses idées , il s'avisa de dire qu'il avoit des choses de la plus grande importance à découvrir , qu'on daignât le conduire à l'hôtel-de-ville , où il promettoit de tout avouer. Cette ruse innocente réussit , & lui sauva peut-être la vie. Arrivé au comité , il se fit connoître , & obtint des excuses avec sa liberté. Mais avant lui M. Clouer , régisseur des poudres & salpêtres , blessé d'un coup de baïonnette à la cuisse , & de quelques meurtrissures , avoit , nous l'avons déjà dit , été victime de la méprise du peuple. Ces faits prouvent assez combien il seroit dangereux que le peuple osât se faire justice lui-même. Pourtant lui seul est capable de certaines actions ; lui seul a suspendu les premiers coups du despotisme ministériel , tout prêt à fondre sur nos têtes : mais que le peuple , trop peu éclairé pour se conduire , se laisse guider par les citoyens ; notre cause est la même , nous ne pouvons le tromper ; & c'est cette union qui , jusqu'à-présent , osons le dire , a contribué à nos succès , au moins autant que nos efforts & son courage.

L'Assemblée Nationale vient d'offrir aux citoyens peu fortunés du faubourg Saint-Antoine , mais parfaitement dignes d'égards & d'estime , un tribut noble & juste de l'esprit de civisme qu'ils ont montré ; & sur-tout de l'ordre dans lequel ils ont su se contenir , au milieu de tant d'effervescence , de dissensions & de troubles. La plupart de ces braves citoyens , plus occupés du salut de la nation que du soin de leur existence , se sont trouvés , par la cessation de leurs travaux , privés de la possibilité de donner à des épouses , à des enfans les soins que ré-

clament le sentiment & la nature ; mais leur respectable interprète , M. Bessin , a fait entendre leurs voix & l'équité de leurs droits au milieu des représentans de la nation ; il a le premier déposé son présent ; les cœurs se sont émus , tous se sont empressés de prévenir les besoins de ces intéressans citoyens , & M. l'Archevêque de Paris a présenté seul une somme de vingt mille francs , qui , réunie à celle de Messieurs les Députés de tous les ordres , a complété la somme de quarante-cinq mille livres , lesquelles ont été offertes & réparties entre les habitans du Fauxbourg Saint-Antoine , qui pourtoient y avoir des droits plus instans ou plus recommandables.

Voilà ce qu'essentiellement on peut transmettre de cette journée , la dernière d'une semaine à jamais célèbre dans les fastes de notre Monarchie ; d'une semaine qui pour nous a été six siècles , dont les travaux pourroient paroître invraisemblables à nos neveux ; d'une semaine où l'on vit expirer enfin de douleur & de rage le double monstre despotique de l'aristocratie des grands & de l'horrible pouvoir arbitraire de tant d'iniques & méprisables ministres.

D É T A I L S

Du Dimanche 19 Juillet 1789.

IL n'y eut rien d'alarmant durant cette journée pour la Capitale : les Citoyens , quoique toujours inquiets , ne présageoient pas les scènes révoltantes qui les firent tressaillir d'horreur quelques jours après. La milice bourgeoise , dont on ne sauroit trop louer le zèle , l'activité & le patriotisme , rétablissoit l'ordre. Jamais la police ne se fit avec plus d'exactitude & d'in-

telligence, & ne garantit mieux de l'astuce & du vol le citoyen; jamais on ne dérouta mieux ces gens qui, n'ayant rien à perdre, cherchent & faisaient toujours l'occasion de gagner. C'est qu'il y a une grande différence entre le citoyen qui veille lui-même à la garde de ses foyers, & l'homme à gage qui semble ne se vouer à la sûreté publique que pour agir dans l'ombre avec impunité. Quel est le suppôt de police, avant ces temps de malheurs & de désastres, dont on eût pu attester la probité & la bonne foi? Il vous a fallu toutes les horreurs d'une guerre civile, ô mes concitoyens, pour vous faire sentir de quel intérêt il est pour vous de former la milice parisienne sur un plan solide & durable! ah, si la milice bourgeoise eût été en activité comme elle l'est aujourd'hui, vous vous seriez épargné bien des larmes!

On arrêta, dans la journée du 19, une foule de particuliers; les uns étoient des voleurs de mouchoirs, les autres n'inspiroient que de simples soupçons; en fin, toutes ces petites scènes prouvoient encore l'agitation des esprits, & l'on ne voyoit que faiblement s'éteindre la fermentation populaire, malgré les démissions des nouveaux ministres, de celles de M. de Barentin & de M. de Villedeuil: le calme auroit dû cependant paroître; le ministre chéri est attendu, il est l'objet de notre regret & de notre espoir.

Dans cette même journée les architectes, ingénieurs, chargés de la démolition de la Bastille, assurèrent qu'après les plus exactes perquisitions faites avec les porte-clefs dans cette prison dont on n'a jamais prononcé le nom qu'avec horreur, on n'y trouva aucun prisonnier, seulement quelques cadavres, & sans doute innocentes victimes de la plus perfide trahison. Enfin, cet affreux repaire où l'autorité ministérielle

VUE INTÉRIEURE DE LA DÉMOLITION DE LA BASTILLE.

Paris de Paris.

Nº 2. Paris 20.



D'après le vœu des Districts les Electeurs de Paris firent, le 15 Juillet 1789, un arrêté pour charger des Architectes d'employer mille Ouvriers à la destruction de ce monstrueux monument

Bureau des Représentans de Paris, ci-devant rue Jacob, à présent rue des Mairies, N.º 20.



9

nistérielle immoloit les victimes au despotisme, bientôt n'existera plus; à sa place va s'élever un monument à la liberté; les mêmes pierres qui tenoient emprisonné quelquefois le crime & plus souvent l'innocence, ne formeront bientôt qu'un temple auguste, où l'on n'entendra que des hymnes à l'humanité, & les louanges des généreux citoyens à qui on le devra.

Dans cet horrible séjour on a trouvé un grand nombre de registres qui jetteront quelques lumières sur des faits obscurs de l'histoire. Plusieurs de ces matériaux sont déposés au district de l'Abbaye Saint-Germain.

Voici même une liste de quelques prisonniers que nous mettons sous les yeux des lecteurs. Nous espérons donner aussi la correspondance de quelques ministres. Quelques-uns sans doute existent encore: on aura par-là des témoignages de leur zèle à obéir à l'autorité, mais qui aussi les avilissent & les dégradent à jamais dans l'opinion de l'homme honnête & sensible.

LISTE des personnes enfermées à la Bastille depuis le 30 juillet 1742, jusqu'au 17 Février 1750, dressée d'après les billets d'entrée signés de ces mêmes personnes, & dont la forme par-tout la même est énoncée tout au long à l'article de M. de la Bourdonnois.

A N N É E 1742.

Sans N°. 30 Juillet. Le sieur Croisat.

Sans N°. 20 Août. N. B. Un prisonnier dont le nom & ce qui le concernoit, aussi

N°. II.

B

bien que la signature, se trouvoient à la suite des dates, mais que l'on en a séparé en coupant les papiers. Peut-être avoit-on quelques raisons d'en faire perdre le souvenir.

Sans N°. 25 Août. Le Sr. *Réné-le-Floche*, qui ajoute à sa signature, *prêtre indigne*. C'étoit probablement quelque bon Janséniste, tout aussi criminel que celui qui *prêcha l'ingenu*.

1745.

N°. 3. — 18 Mars. Le sieur Pajot d'Ardivilliers.

Sans N°. 18 Mai. Le sieur Matthieu Moron de Bosnay.

1747.

N°. 5 — 13 Janvier. Le sieur Corneille, clerc tonsuré.

6 — *Idem*. L'Abbé Lemomeux de Saint-Jean.

N. B. La famille de M. l'Ab. lui envoya le 23 du même mois des couverts, de la bougie, une culotte, une calotte noire & du linge: il signa les avoir reçus.

N°. 7 — 27 Août. L'Abbé Dupré.

9 13 Novembre. La nommée Charlotte Marguerite du Bray.

8 13 *Idem*. Le sieur de Silly.

29 *Idem*. Un M. Gilbert dont on a tenu note, en disant que le billet est perdu.

1748.

10 2 Mars. M. Mahé de la Bourdonnois.

N. B. Son billet auquel tous les autres ressemblent, aux circonstances près, est conçu en ces termes.

« Ce jourd'hui, 2 Mars 1748, est entré à la Bastille, par ordre du Roi, le sieur François Mahé de la Bourdonnois; avoit sur lui seize pièces d'or de 24 liv., dix pièces d'or de différens pays, lesquelles nous sont restées entre les mains (1), tant d'Espagne, des Indes & d'Angleterre, qui nous sont restées entre les mains. (Cette répétition se trouve sur la note.) Il n'avoit pas d'autres effets sur lui; & a signé ladite entrée ».

Signé Mahé de la Bourdonnois.

N^o. 11 4 Mai. M. Trehouart de la Gornor.

N. B. On présume que l'on n'osoit pas même prononcer le nom de Louis dans ce détestable séjour, de peur que l'idée du prince ne vint consoler les malheureux accusés.

1749.

N^o. 12 2 Février. Le nommé François Boscheron.

14 25 Mars. La demoiselle François de la Croix.

N. B. Peut-être cette demoiselle étoit-elle jolie & qu'un tête-à-tête avoit paru dangereux; car, pour l'arrêter & la conduire, on dépêcha M. d'Hemeri, qui a toujours été d'une belle figure, & M. de Saint-Marc qui ne nous est pas connu.

(1) Et une canne à pomme d'or.

(Probablement ce M. de la Bourdonnois qui fit remarquer que l'on passoit discrètement sous silence la canne à pomme d'or.)

- N^o. 18 6 Mai. M. l'Abbé Leblanc.
 20 3 Juin. Le sieur le Boulleur de Chaffan.
 22 2 Juiller. Le sieur François de Mairobert.
 25 12 Octobre. Le nommé André du Buifson.
 25 5 Décembre. Le sieur Becar.

1750.

- 27 Février. Le sieur Denis la Perrière.

Nota. Une suite au N^o. prochain.

Un fait historique sur la Bastille peut être encore cité, quoiqu'il l'ait été par-tout, à cause de sa singularité.

Hugues Aubrior, prévôt des marchands, natif de Dijon, en posa la première pierre, & en fut lui-même la première victime, renfermé sous prétexte d'hérésie. Les Maillotins fastueux de ce temps-là l'en tirèrent, & le mirent à leur tête; il les quitta dès le soir même, & fut mourir dans sa patrie. — Dans l'après-dîné, on amena plusieurs convois de farine, & qui de-là furent transportés à la halle. On y conduisit aussi un convoi de balles saisies aux environs de Paris par des payfans. Sur le soir de la même journée, arriva à la ville un détachement de soldats d'un régiment qui étoit à Meaux; ces malheureux mourroient de faim, on leur fit donner des vivres. Quelques personnes ayant demandé ce qu'on feroit de ces déserteurs : *doucement, Messieurs, déserteurs*, dit M. de la Fayette, *les seuls déserteurs sont ceux qui n'ont point abandonné leurs drapeaux !* Bref ils s'enrôlèrent gaiement dans la milice parisienne, & chaque jour nous met à même de voir combien l'odieux projet de faire égorger des citoyens par des citoyens étoit

absurde & peu réfléchi. Aristocrates! vous tremblez en ce moment, & vous osez insolemment nous menacer en trompant, il y a deux jours, votre roi, votre patrie & vos frères! insensez, craignez leur juste vengeance, ou songez à respecter les droits imprescriptibles & saints de la plaintive humanité!

D É T A I L S

Du Lundi 20 Juillet.

L'ORAGE des révolutions vient-il à gronder dans un Etat, alors le caractère national disparaît, & le peuple le plus aimable & le plus doux n'est bientôt que le plus féroce & le plus barbare; mais, dès que le calme renaît, il redevient lui-même. Aussi, malgré que les visages annonçassent encore la vive agitation de l'ame, la journée du 20 Juillet ne nous a donné, dans la capitale, que des scènes de patriotisme & de sentiment. Le comité de la Ville reçut le matin un billet de M. le duc de Liancourt, président de l'assemblée nationale, pour l'instruire de la marche du sieur Dufresne de Saint-Léon, chargé des lettres du roi & de l'assemblée nationale pour M. Necker; & depuis ce moment on croit toujours voir arriver cet autre Sully, qui fut, comme l'ami de Henri, sur le point d'être la victime des aristocrates, mais qui n'en fera aussi, comme lui, que plus aimé de son roi & plus cher à la Nation. Dans la même journée, les dames du marché Saint-Paul vinrent complimenter les membres du comité de la Ville; cette députation fut très-bien accueillie. Les dames du marché Saint-Paul, en présentant des bouquets, prononcèrent le compliment suivant.

« L'amour d'un peuple qui adore son Roi, vous conduit pour la consommation du plus grand de tous les ouvrages, qui est la réunion réelle des trois ordres; & le divin zèle qui vous anime, vous fait espérer la fin de nos misères, en nous faisant dire d'avance que votre auguste assemblée représente l'humanité du meilleur des Rois, la protection du plus grand des Princes, & que vous êtes tous des Necker ». M. Moreau de St. Merry, président de l'Assemblée générale des électeurs, répondit au compliment en vrai patriote; cette scène fut terminée par des couplets de *vive le Roi, vive la Nation, vive le Tiers-Etat.*

Cette journée devoit être toute entière pour le sentiment. Parmi les différens personnages que les détachemens de garde amenèrent à MM. les électeurs, se trouva une jeune fille habillée en garçon. Le travestissement avoit éveillé le soupçon, & l'on parloit déjà de lui faire un mauvais parti; c'est une ruse, disoit-on, des Polignac, des Thierry, des Vermond; il faut la pendre. Cependant on questionna cette fille, qui, avec un air d'embarras, répondit avec l'ingénuité de l'innocence. On lui demanda pourquoi elle ne portoit point l'habit de son sexe: *Ho! Messieurs*, dit-elle fondant en larmes, *sans doute, je suis coupable, mais pardonnez-moi d'avoir pris l'habit de garçon; j'ai cru pouvoir gagner davantage, & procurer plus d'aisance à mon père & à ma mère, qui sont dans la plus extrême indigence.* Ces mots que des sanglots laissoient à peine échapper, attendrirent l'assemblée; on alla dans la rue de la Mortellerie, qu'elle avoit donnée pour celle de sa demeure; les renseignemens se trouvèrent conformes à ses dépositions; on fit sur-le-champ une quête qui lui fut remise, & la patrouille qui l'avoit amenée comme

une victime de la haine publique , la reconduisit en triomphe comme un modèle de la piété filiale : ainsi dans les mêmes momens l'on punissoit le crime , & l'on récompensoit la vertu.

D É T A I L S

Du Mardi 21 Juillet.

LÉ calme de la journée du lundi 20 Juillet ne laissoit rien imaginer de fâcheux pour la journée suivante ; on avoit annoncé la reprise des spectacles au profit des soldats & ouvriers qui avoient si généreusement défendu les citoyens , avec ce dévouement patriotique qui leur donne de si grands droits à notre reconnoissance , & leur assure les applaudissemens de tous les siècles ; ils sont les premiers nobles de leur famille , comme les aristocrates modernes seront les derniers nobles des leurs ! Peut-on , en effet , encore appeler nobles des êtres aussi vils que l'étoient les chefs cruels de cette faction scélérate , eux qui vouloient se baigner dans le sang des citoyens ? Monstres , vous vouliez affermir & consolider le trône du despotisme ; mais vous ne nous verrez qu'entourer l'autel de la sainte liberté ! vous ne nous verrez agir qu'au nom de la patrie & de l'humanité !

Leurs perfidies ont été si notoires , qu'elles ont répandu parmi le peuple un tel esprit de défiance , que dernièrement les ouvriers qui démollissent la Bastille crurent que les alimens qu'on leur avoit envoyés étoient empoisonnés , & ils refusèrent de s'en nourrir : sans le zèle d'un citoyen (le sieur Comporot) qui s'y transporta , & but & mangea de

ces vivres en leur présence , ils n'eussent point été détrompés. Ce même citoyen avoit aussi , la veille , détrompé les ouvriers sur les prétendus prisonniers qui , disoit-on , étoient encore enfermés dans les cachots de la Bastille ; ayant un ordre du comité de la ville , il fit une visite de tous les souterrains , & ne trouva personne.

Ainsi , les esprits n'étoient pas tellement tranquilles , que le plus léger propos ne pût encore causer des alarmes , exciter la fermentation , & mêler le trouble à la fureur. En effet , ce matin il se répand un bruit que l'abbaye de Montmartre recèle des armes , de la poudre , & que de cette éminence on a eu , & peut-être qu'on a encore , le projet de bombarder la capitale. C'étoit plus qu'il n'en falloit dans un moment de révolution , pour faire courir en foule à la prise de ces chastes cénobites.

Prison où la vertu , volontaire victime ,
Gémit & se repent quoiqu'exempte du crime.

Madame l'abbesse fit dire qu'elle ne demandoit pas mieux que l'on fît la plus exacte recherche dans le couvent , qu'elle alloit en donner toutes les clefs. Quelques Electeurs , M. le curé de Saint-Eustache & autres particuliers y entrèrent ; ils ne trouvèrent aucunes armes , ni rien qui laissât soupçonner la trahison : il en fut dressé procès-verbal , & cette émeute n'eut aucune suite fâcheuse. Il est à présumer que l'on n'a d'autres reproches à faire aux religieuses de Montmartre , ainsi qu'aux enfans de Paule , que celui d'être trop riches. Mais aussi , pourquoi des richesses à qui fait vœu de pauvreté ?

Ce fut dans cette journée qu'un bourgeois de Compiègne vint annoncer au Comité de la ville que
M.

M. Berthier, intendant de Paris, étoit arrêté: alors la Ville députa M. Rivière, avec deux cents cinquante bourgeois, pour aller le chercher. La nouvelle de la prise de ce traitant, à qui l'on reprochoit la trahison la plus noire, & sur-tout la scélératesse d'avoir fait couper les bleds en verd, mit dès-lors tout Paris en mouvement, & dans la plus grande fermentation. On se rendit cependant aux spectacles; les loges étoient peu remplies; la fête n'étoit pas pour les nobles ni les riches; mais la foule se porta aux autres places: les François donnèrent Iphigénie en Aulide, & la Partie de Chasse d'Henri IV. Le public ne manqua pas de saisir les allusions analogues aux circonstances.

Dans la Partie de Chasse d'Henri IV, M. Dugazon, ayant heureusement placé dans son rôle l'à-propos du moment, fut vivement applaudi. Je ne sais pour-quoi le journal de Paris, à qui il fit passer cette scène, n'a pas voulu l'imprimer; cela paroît d'autant plus étonnant, que ce journal place tout ce qu'on lui envoie, sauf à se rétracter le lendemain de l'erreur de la veille.

Le Roi écrivit, dans cette même journée, à M. de la Fayette, la lettre suivante :

Versailles, ce 21 Juillet.

« Je suis informé, Monsieur, qu'un nombre considérable de soldats de divers de mes régimens, en a quitté les drapeaux pour se joindre aux troupes de Paris; je vous autorise à garder tous ceux qui s'y sont rendus avant que vous receviez la présente lettre, seulement, à moins qu'ils ne préfèrent de retourner à leurs corps respectifs, avec un billet de vous, au moyen duquel ils n'y éprouveront aucun désagrément.

Nº, II.

C

» Quant aux gardes françoises , je les autorise à entrer dans les milices bourgeoises de ma capitale , & leur paye & nourriture sera continuée , jusqu'à ce que ma ville de Paris ait pris des arrangemens relatifs à leurs subsistances.

» Les quatre compagnies qui sont ici pour ma garde , continueront cependant le service , & j'en aurai soin.»

Signe , LOUIS.

Puisse la race future mettre au rang des fables , que des soldats armés seulement pour détruire les ennemis de la Patrie , ont été commandés pour verser le sang de leurs compatriotes , qui n'avoient d'autre tort que d'avoir trop long-temps plié sous le sceptre de fer de l'autorité ministérielle ! Ah ! si ce trait de barbarie ne peut rester inconnu , la postérité , du moins , en frissonnant d'horreur au récit de cette horrible catastrophe , versera des larmes d'attendrissement sur la glorieuse désobéissance des soldats françois qui ont sauvé la Nation , & écarté du Trône du meilleur des Rois , ces hommes de sang.

Détestables flatteurs , présent le plus funeste
Que puisse faire aux Rois la colère céleste.

D É T A I L S

Du Mercredi 23 Juillet.

CETTE journée fut effrayante & terrible ; elle signala la vengeance du peuple contre ses oppresseurs. Dès cinq heures du matin on annonce que Foulon , cet ambitieux , qui tant de fois excita la haine publique par ses spéculations odieuses & l'accroissement inoui d'une fortune étonnante , incroyable même : Foulon vient d'être arrêté à cinq lieues de Paris , sur la

route de Fontainebleau dans le village appelé Viry, à
 près de l'une de ses terres. Afin d'échapper à la fureur
 du peuple, il fit répandre, comme déjà nous l'avons
 dit, le bruit de sa mort : un hasard l'avoit secondé.
 L'un de ses domestiques étoit véritablement mort, &
 fut enterré à sa place, & avec des obsèques conven-
 ables à la fortune d'un ex-ministre. Les personnes qui
 ont connu le pauvre *Picard*, c'est ainsi que s'appelloit
 ce domestique, ces personnes savent qu'il a disparu
 de ce monde bien promptement; mais Foulon étoit
 haï, & même abhorré dès le dernier règne; ses mo-
 nopolés odieux le couvroient de l'indignation publi-
 que. Ses vassaux le détestoient; ils furent les premiers
 à le chercher, à le découvrir, & leurs instances for-
 cèrent le procureur fiscal du lieu de s'en saisir: il fut
 arrêté dans une maison de M. de Sartine, l'un de ses
 dignes collègues. Alors reconnu pour avoir, dit-on,
 désiré que *les malheureux mangeassent de l'herbe, puis-*
que ses chevaux en vivoient, ils mirent sur son dos,
 & par dérision, une botte de foin pour sa provision,
 avec un bouquet de chardons par-devant: en cet état
 ils l'amènèrent à l'hôtel-de-ville de Paris, où le
 comité s'empressa de lui nommer des juges pour ins-
 truire son procès; mais bientôt une foule nombreuse
 se rendit à la Grève; elle croissoit & s'augmentoît de
 moment en moment; l'impatience croissoit de même;
 bientôt des murmures, ensuite des fureurs; le peu-
 ple hautement demandoit sa victime. Le comité,
 après avoir interrogé cet ambitieux proscrit, employa
 tous les moyens qui étoient en sa puissance pour cal-
 mer le peuple, & le porter, non pas à la clémence,
 mais à la douceur, afin de laisser à Foulon la facilité
 de donner lui-même des preuves suffisantes. Vaine-
 ment MM. les Electeurs descendirent de la ville,
 tâchèrent de haranguer le peuple; mais des paroles

de paix ne pouvoient rien sur un peuple furieux; qui ne vouloit que du sang. M. Bailly se présente : son éloquence, qui toujours porta la persuasion dans les cœurs, est pour la première fois en défaut; l'on ne veut rien entendre. Qu'espérer d'un peuple qui n'est plus ému par l'expression du sentiment? Cependant quel étoit l'état de M. Foulon pendant ce temps? Il entendoit les cris du peuple, & n'étoit point effrayé; l'un de ses gardes, sensible à son sort, osa lui dire : *Vous êtes calme, Monsieur? sans doute vous êtes innocent? Le crime seul, lui dit Foulon, peut se déconcerter.* Sur les cinq heures, MM. du comité crurent pouvoir obtenir du peuple qu'il le laisseroit conduire dans la prison de l'abbaye S. Germain; on avoit donné l'ordre à un détachement de la milice bourgeoise de l'y conduire. M. de la Fayette s'avance : sa seule présence auroit dû apporter le calme; il propose de conserver encore le prisonnier, pour obtenir de lui des secrets importants, & de le laisser enfin conduire dans la prison. Foulon applaudit à ces raisons; cette insidieuse audace fit sentir au peuple qu'il pouvoit échapper à sa vengeance : impatient, il pousse des cris de fureur; il force les gardes, se jette dans les salles de l'hôtel-de-ville, saisit l'accusé, l'entraîne; la corde l'attend; il est déjà sous le réverbère fatal dont la colonne a servi de gibet à tant de traîtres : déjà il est suspendu; la corde se rompt, soudain elle est raccommodée; mille mains, mille bras sont occupés de son supplice : bref, il n'est plus, & sa tête tranchée va loin de son corps donner l'affreux spectacle des sanglantes proscriptions. Cette tête étoit portée au haut d'une lance dans toutes les rues de Paris; une poignée de foin étoit dans sa bouche; allusion frappante aux sentimens inhumains de cet homme barbare; son corps traîné dans la fange & con-

duit de toute part, annonçoit aux tyrans la vengeance terrible d'un peuple justement irrité ! Ainsi finit cet être ambitieux & cruel qui n'exista que pour se faire détester, pour mériter la haine des hommes, faire souffrir les malheureux, & recevoir enfin le prix de tant d'iniquités. Il est sans doute un Dieu juste qui veut que tôt ou tard les méchans soient punis de leurs forfaits !

Mais quelle nouvelle scène d'horreur se présente ? Un peuple avide de vengeance quitte la Grève, abandonne les restes sanglans du proscrit pour voler à l'arrivée d'une nouvelle victime.

L'intendant de Paris, M. Berthier, ayant été reconnu à Compiègne par un homme du peuple, il fut dès-lors arrêté : vainement il offrit à cet artisan plusieurs mille louis pour le séduire ; l'artisan fut inflexible. Se seroit-il douté, cet esclave des grands, ce courtisan vicieux, qu'un être sans pain pût être incorruptible ? Eh bien ! pour la dernière fois il en fut convaincu. Un Electeur de la ville, avec une nombreuse escorte qui grossissoit à chaque pas, l'étoit allé prendre ; déjà la route étoit chargée de spectateurs ; en passant dans chaque village, il n'est petits ni grands qui ne voulussent voir ce ministre de tant d'iniques vexations, ce principal agent de leurs calamités ; on l'obligeoit de descendre de sa voiture pour se montrer à tous ; chacun savoit déjà que son porte-feuille, surpris, ayant été examiné, contenoit des titres authentiques de ses trames perfides, la distribution de six ou huit mille cartouches faite à ses agens secondaires ; celle d'un très-grand nombre de balles, de douze cents livres de poudre. Si l'on rapproche ces faits de ceux de la direction des opérations du camp de Saint-Denis, qui lui étoit confiée, de la coupe des bleds en verd, laquelle lui servoit à la fois de prétexte pour faire approcher des troupes de la capitale, & pour faire hausser le prix des grains dans

lesquels il étoit si fort intéressé; si l'on ajoute encore qu'il étoit le primitif agent des volontés secrètes de la cour, & de ceux qui favorisoient le commerce des bleds;.... d'ailleurs quelques lettres particulières & certaines le trahissoient; cet homme qui possédoit le signalement des citoyens les plus zélés pour la cause publique, n'attendoit sûrement qu'un moment favorable; mais quelle différence! comme les perfides projets s'anéantissent! C'est lui, c'est cet être sans patrie, cet être lâchement asservi & vendu aux crimes des puissans & des traîtres, lui par qui la justice, l'humanité, les devoirs de citoyen étoient honteusement trahis; c'est lui que l'on voit s'avancer au milieu d'un peuple nombreux qui l'accable de mépris & d'outrages; pour le mieux voir, l'on a enlevé la partie supérieure de la chaise qui le conduit. Plus de cinq cents cavaliers en armes forment son cortège: gardes-françoises, suisses, soldats des autres corps, bourgeois, tout est mêlé, tous avec plaisir amènent un ennemi détesté! musique militaire, tambours, drapeaux, rien ne manque à ce cortège, on le prendroit pour un triomphe! La joie cruelle du peuple est peinte dans tous les regards; portes, balcons, fenêtres, sur son passage tout est garni, tout est occupé; le desir de l'attente augmente l'intérêt. Il paroît enfin, cet intendant inique; la tranquillité est encore sur son front! l'habitude des forfaits, ainsi que l'innocence, inspire donc aussi de la tranquillité! non, Berthier ne pensoit pas marcher à son supplice: mais quelle scène horrible vient s'ouvrir! qui le croiroit?... la tête ensanglantée de ce proscriit abhorré, son beau-père, lui est présentée. O spectacle terrible! Berthier frémit! & son ame, pour la première fois peut-être, sentit l'aiguillon du remords! la crainte & la terreur le saisirent; cependant il espéroit encore que la douceur, l'humanité, la loyauté des François pourroient lui faire grâce: vain

ANTHÈS DE M. BERTIER INTENDANT DE PARIN, EN CARROULET, PAR LA PORTE S. MARTIN, L. R. 23 JUILLET 1780.



*Le Prigle qui m'embrase le Ciel pour s'élever de son Brancard, redoublant de son inextinguible feu l'atome.
A son droit est l'Esprit, & la halle de l'Esprit qui est elle au droit de lui.*

Se trouve au Bureau des Revendues à Paris, rue Jacob, N. 28.

Se trouve au Bureau des Revendues à Paris, rue Jacob, N. 28.



espoir, ils n'étoient plus les mêmes. Vils tyrans ! ce sont vos infâmes projets, vos trahisons qui excusent leur délire.

Cependant Berthier approche du Tribunal où siège l'équité : il arrive, entre dans cet asyle de l'innocence, si fatal au crime. On l'interroge sur sa conduite & ses desseins. *J'ai obéi à des ordres supérieurs*, répond-il ; *vous avez mes papiers & ma correspondance, vous êtes aussi instruits que moi.* Malgré la brièveté de cette réponse, on veut répliquer. *Je suis fatigué*, reprit-il ; *depuis deux jours je n'ai pas fermé l'œil : faites-moi donner un lieu où je puisse prendre quelque repos.* Hélas, la faux de la mort est suspendue sur la tête du crime ; il ne l'aperçoit point ! On délibère : déjà les cris de la fureur font retentir les voûtes de l'édifice ! On résout néanmoins d'envoyer l'accusé aux prisons de l'Abbaye Saint-Germain ; on le lui annonce, il y consent : de nouveaux cris de mort se font entendre : l'effroi saisit les Juges. M. Bailly se hasarde ; il veut calmer, s'il est possible, cette multitude effrénée que la rage possède ; il expose, avec l'éloquence de la persuasion, que la prudence, la nécessité, font une loi de conserver la vie à l'accusé ; que la découverte de nouveaux faits est nécessaire à sa conviction, & plus encore à la sûreté publique ; qu'enfin il va être conduit aux prisons de Saint-Germain. On ne lui répond que par des cris de désespoir. L'on attendoit encore pour le faire paroître, on craignoit de se décider, lorsque des menaces terribles, d'affreuses imprécations, font appréhender les excès d'un Peuple affamé de vengeance. Hélas ! parmi ces milliers d'indigens, il en est les trois quarts qui ont vu périr quelques-uns des leurs d'épuisement ou de misère ! Et l'un des principaux auteurs de leurs maux se

présente ! Quelle fureur , quelle rage n'inspire pas un tel ennemi ! Berthier sort enfin de l'asyle de la clémence , & s'avance au milieu des Gardes. Dieux ! les infernales Euménides !.... non , des hommes !.... dix mille bras le saisissent !..... En vain Berthier veut s'armer pour se défendre..... Rien ne peut s'opposer à la rage désespérée de ses bourreaux ! Ses infâmes complices auroient-ils donc gagé des traîtres pour le massacrer , avant qu'on pût savoir la révélation de leurs noirs complots ? Déjà Berthier n'est plus ; sa tête déjà n'est qu'une masse mutilée & séparée du corps ; déjà un homme.... un homme !... O Dieux ! le barbare ! il arrache son cœur de ses entrailles palpitantes. Que dis-je ? il se venge d'un monstre ! ce monstre avoit tué son père (1). Les mains degouttantes de sang , il va l'offrir ce cœur fumant encore , aux regards de ces hommes de paix , rassemblés dans le Tribunal auguste de la sagesse & de l'humanité. Quelle horrible scène ! Tyrans , jetez les yeux sur ce terrible & révoltant spectacle ! Frémissez & voyez comme on vous traite , vous & vos pareils ! Ce corps si délicat , si soigné , lavé de parfums , est affreusement traîné dans la fange , & les pics des pavés déchirent ce corps par lambeaux ! Despotés & Ministres , quelles terribles leçons ! L'aurez-vous cru , que des François eussent eu cette énergie ! Non , non , votre règne est passé. Tremblez , Ministres futurs , si vous êtes iniques ! Voulez-vous savoir , vous qui vouliez nous accabler des horreurs de la guerre , voulez-vous savoir jusqu'où la fureur a pu entraîner des François ? Sachez quelles étoient

(1) M. Berthier avoit tué réellement , à ce qu'on assure , le père du Dragon qui a fait cette action.

les bornes de leur rage ? Le cœur du traître proscrit, étoit porté dans les rues au bout d'un confelas ; eh bien ! dans un lieu public , qui le croiroit ! des François , des êtres sensibles..... Dieux..... ils ont osé tremper des lambeaux de chair , imprégnés de sang , dans leur breuvage ! & leur haine a pu s'en repaître avec acharnement (1) ! François , vous exterminerez les Tyrans ; votre haine est révoltante ; elle est affreuse..... Mais vous serez libres enfin ! O ma Patrie , les droits de l'homme seront donc parmi nous respectés ! Je sens , ô mes Concitoyens , combien ces scènes révoltantes affligent votre âme ; comme vous , j'en suis pénétré ; mais songez combien il est ignominieux de vivre & d'être esclavé ! Songez de quels supplices on doit punir les crimes de lèse-humanité ; songez enfin quels biens , quelles satisfactions , quel bonheur vous attendent , vous & vos enfans & vos neveux , lorsque l'auguste & sainte liberté aura parmi vous placé son temple ! Pourtant n'oubliez pas que ces proscriptions outragent l'humanité , & font frémir la Nature.

D É T A I L S

Du Jeudi 23 Juillet.

DÉTOURNONS nos regards de ces scènes d'horreur qui nous ont affligés ! Espérons que sans doute désormais aucun homme n'oubliera ce qu'il doit à des hommes ! Sans doute aucun ne pourra désormais

(1) Ce fait a eu lieu dans un café , rue Saint-Honoré , près de celle de Richelieu.

commander despotiquement à des Citoyens ses semblables , à ses égaux , & moins encore les accabler , les faire languir sous l'injustice & l'oppression. Ces insensés , qui pensoient être d'une espèce différente de la nôtre , qui , apparemment , se croyoient exempts de misères & de toutes les vicissitudes humaines , ont fui de nos asyles , ont abandonné nos terres ; ils reconnoîtront peut-être un jour que nous ne sommes point méchans , mais que nous sommes justes.

Des lettres de Bruxelles nous apprennent que la petite Cour de France , selon l'expression de l'une d'elles , est rassemblée dans cette ville ; l'accueil qu'elle y reçoit des habitans , & même de la Cour de Brabant , est , dit-on , peu flatteur ; on ne croit même pas que Mgr. le Comte d'Artois y séjournera longtemps ; il dirigera peut-être incessamment sa route du côté de la Cour Impériale , où sans doute il sera très amplement dédommagé.

Une lettre particulière de M. de Saint-Léon , chargé de porter à M. Necker la lettre instante & flatteuse du Roi , & celle non moins intéressante de l'Assemblée Nationale , nous apprend que M. Necker étoit parti de Bruxelles , dès le Mercredi quinze , pour Francfort. Madame Necker , qu'une indisposition y avoit arrêtée , en étoit partie également , & M. de Saint-Léon s'est mis en route sur les pas du grand Ministre , l'espoir & l'appui de la France.

Cette après-dînée , on a arrêté sur le Pont-Royal l'Envoyé de Genève , le sieur *Castelnau* , qui a déchiré à l'instant un billet sans adresse & sans date , dont il s'est trouvé pourvu ; il a été saisi , fouillé : on lui a trouvé un paquet de Lettres ; il a été conduit au District des Petits-Augustins , & de là à l'Hôtel-de-Ville , où ses lettres ont été déposées. M. de Castelnau appartient à M. le Comte d'Artois , & dans

ces lettres, il y en a une adressée à ce Prince; mais l'on ne s'est pas permis de les ouvrir.

Q'on vient de découvrir une autre lettre emblématique venant de Versailles, dans laquelle étoient ces phrases : Les numéros 2, 8, 9, 14, 17 & 24 sont partis; il ne nous reste plus que le désespoir & les larmes. Mille conjectures s'élèvent à ce sujet; mais l'énigme est obscure.

Que diront tant de Sybarites, Crésus orgueilleux, qui pensent que tout homme pauvre est difficilement honnête, s'ils apprennent que les malheureux qui ont hier fait justice de Berthier, ont aussi rapporté les huit louis qu'il venoit d'emprunter, & les bijoux dont il étoit pourvu? Voilà pourtant ce qui est arrivé. Financiers, Monopoleurs, & vous, heureux du siècle, pour qui la spéculation frauduleuse de quelques mille louis n'est qu'une plaisanterie, accusez, si vous le pouvez, la délicatesse du Peuple que vous déponillez, & dites ce qu'à la place des Exécuteurs de Berthier vous auriez pu faire!

Enfin, la Compagnie connue sous le nom de Leleu, Marchand de grains, est dissoute; onze voitures de bled ont été enlevées de ses magasins, ci-devant immenses, & ont été conduites à la Ville. Qui croiroit que tant de gens d'une fortune considérable, & d'un rang fort distingué, étoient associés directement ou indirectement dans ce commerce honteux, & si nuisible au Peuple? J'oserais dire plus; l'intention de quelques intéressés de la première classe avoit pour objet, peut-être autant celui d'affamer le malheureux pour l'opprimer lui & la Nation entière, que l'infâme gain du monopole.

Ce soir rien d'essentiel.

D 1

comité, & principalement par M. Osselin, Président du District des Petits-Augustins, qui, voyant que les supplications étoient inutiles, se jeta aux pieds de M. de la Fayette, en s'écriant : *Ce n'est qu'au héros de la liberté qu'il appartient de nous la rendre.* Enfin il a joint les instances aux prières, & il a triomphé de la modestie & de la résistance du héros, qui ne fut combattre que pour rendre les peuples libres, & non pour donner des fers au monde.

En ce moment, nous recevons des nouvelles satisfaisantes. M. Necker a reçu, en passant par Huningue, les hommages que l'on doit à ses vertus. Des hommes tels que lui sont citoyens de l'univers. Ceux de Basle attendoient son arrivée, une couronne civique lui fut présentée en leur nom : on eût voulu lui donner des fêtes ; mais ce sage ministre paroissoit avoir quelque chagrin qui affligeoit son cœur : loin d'une fille chérie, loin des François, de leur Roi qu'il aime, faut-il s'étonner que ce grand ministre porte en son ame quelque douleur secrète ? D'ailleurs, quel prix a-t-il obtenu de tant de travaux & de sollicitude ? celui d'être forcé de fuir un pays dans lequel il n'eût dû trouver que des honneurs & des récompenses.

D É T A I L S

Du Samedi 25 Juillet.

TROIS voitures d'armes provenant des casernes de Saint-Denis, ont été hier conduites à l'hôtel-de-ville de cette capitale. Ceci ne prouve pas que nous soyons disposés à faire des sacrifices pour céder de notre liberté.

On dit, & nous ne pouvons cependant le garantir, qu'il a été arrêté soixante-six voitures chargées de bled, & une d'argent, appartenantes à M. Bertin, des parties casuelles; ce convoi si considérable a droit d'occuper un instant l'opinion publique; mais enfin ceci mérite confirmation.

Une chose non moins certaine, c'est que désormais les prisonniers d'Etat enfermés dans les prisons de l'abbaye de Saint-Germain, ne porteront plus des chaînes; il n'y aura ni cachots, ni lieux de gênes; ces barbares usages seront enfin anéantis! N'étoit-ce pas assez qu'un homme perde sa liberté, sans souffrir inutilement des maux que l'humanité & la raison réprouvent? De quel intérêt est-il donc pour la société, qu'un malheureux endure des tourmens & gémissé sur chaque minute de son existence? L'indulgente philosophie nous apprendra-t-elle donc enfin à être sévères, mais point cruels sans nécessité?

Vingt-quatre hommes ont été arrêtés ce soir près de Montmartre; ils ont été conduits à l'hôtel-de-ville. Quelques-uns, quoique tous eussent l'uniforme de la misère, ont été trouvés avec des habits distingués, cachés sous des haillons; ils ont dit: *Qu'ils venoient chercher du pain*: ce qui a paru peu vraisemblable d'après leurs dépositions; on les a conduits aux cachots. Sont-ce des voleurs? sont-ce des espions? sont-ce des gens payés par la cabale pour exciter encore quelques mouvemens? c'est ce qu'on ignore. On sait mieux à quoi s'en tenir sur trois hommes arrêtés portant des lanternes sourdes, & dont l'un avoit dessein d'incendier un magasin d'épicerie; cette découverte est due à la vigilance de la garde nationale. C'est par elle encore qu'un homme dont on ignore l'état, fut reconnu pour n'être pas un vrai citoyen, puisque depuis les perquisitions faites chez lui, il s'y est trouvé des calices & d'au-

tres effets qui ne peuvent que laisser des soupçons peu favorables sur la probité.

Cinquante soldats sont encore arrivés hier à l'hôtel-de ville, pour être admis parmi les défenseurs de la patrie; il s'en présente chaque jour : néanmoins quelqu'éloge, quelqu'estime que mérite leur dévouement, la capitale ne peut recevoir dans son sein qu'un nombre proportionné, & très-inférieur à ceux de sa garde bourgeoise, non par défiance, mais par prudence & par raison.

Plusieurs écrivains se sont empressés de répandre dans le public des idées effrayantes sur les dangers que nous avons courus; nous attendons, pour en parler avec certitude, qu'un nombre de faits rassemblés, nous ait donné des convictions suffisantes. Cependant chaque moment découvre des attentats & des traîtres; mais, lorsqu'on accuse, il faut être prudent, & un ensemble, un enchaînement de toutes les parties de ce système compliqué, sont seuls capables de dévoiler au public ce tissu de crimes & d'horreurs.

Paris, le 26 Juillet 1789.

PRUDHOMME, rue Jacob, fauxbourg Saint-Germain.

COMITÉ DE POLICE.

Le Comité de police autorise les administrateurs des postes à faire passer dans les provinces, à mesure qu'ils paroîtront, les Numéros des *Révolutions de Paris*, portant les noms de l'éditeur & de l'imprimeur. Ce 8 Août 1789. *Signé* FAUCHET. DU MANGIN, Vice-Président. LE VACHER-DE-LA-TERRINIÈRE.

A Paris, chez BAUDOUIN, Imprimeur de L'ASSEMBLÉE NATIONALE, rue du Foin S. Jacques, N^o. 31.